

Canet, le 23 02 2009

M. B. : Nous sommes le lundi 23 février 2009, je vous l'annonce. J'aimerais bien, soit poursuivre un peu la réflexion entamée la dernière fois, si ça vous intéresse, soit que vous me relanciez sur quelque chose, et je parlerai de ce qui vous intéresse. Alors ? Non, il y a rien qui vient ? En attendant, il faut absolument que je vous lise un petit morceau du bouquin, parce que ça donne la clef de beaucoup de choses. Je vous explique, puisqu'il y a deux nouveaux parmi nous, la dernière fois j'ai à peu près consacré tout mon temps à parler d'un type qui s'appelle Klemperer, l'auteur de *LTI, la langue du IIIe Reich*, livre qui rassemble des morceaux choisis de son journal, qui a été publié. Victor Klemperer a vécu à Dresde de 1881 à 1960, autrement dit il est arrivé avec l'école publique, laïque et obligatoire. Je ne sais pas quand l'école est devenue laïque, publique et obligatoire en Allemagne ?

O. F. : Bien avant. Mais en fait l'influence de l'école est liée au protestantisme, et donc l'accès à la lecture de la Bible de façon individuelle.

M. B. : Oui, mais laïque ?

O. F. : La laïcité, eh bien, littéralement ils ne l'utilisent que depuis 1870. L'administration s'est mise en place à cette époque-là, avec des droits sociaux quand même bien plus en avance que ce qu'il y avait en France.

M. B. : Ah, c'est la fameuse 'tactique éprouvée' de Karl Liebknecht, l'autre, — parce que vous connaissez peut-être Karl Liebknecht le grand révolutionnaire, l'ami de Rosa Luxembourg, les spartakistes, mais ce Karl Liebknecht-là, c'est un autre, celui qui a dirigé le syndicat ouvrier allemand pendant de nombreuses années, et qui avait exprimé cette idée forte qui est de dire : le syndicat ne se laissera pas ébranler par les spartakistes, en particulier, parce que notre vieille tactique éprouvée nous a permis de conquérir pied à pied des améliorations de la vie ouvrière. Puis il y a eu 33 ! la vieille tactique éprouvée s'est retrouvée très éprouvée, ça a été terrible !

Donc, 1881-1960, un type qui a vécu à Dresde, il faut l'imaginer, ça. D'abord, il faut aller à Dresde, ça vaut le coup, une ville impossible, sinistre, atroce. Vous la connaissez la ville de Dresde ? En l'Allemagne du sud, entourée des camps Sobibor, etc., et Dresde a vécu à partir de 33 sous la férule nazie puis, à partir de 45 sous celle de Staline et ses acolytes. C'est tout à fait extraordinaire qu'un type comme Victor Klemperer ait pu vivre, — enfin il faut se le représenter, ça, — vivre dans Dresde depuis 1881 jusqu'à 1960. C'est à peine imaginable. Dans la première période, comme je vous le faisais remarquer la dernière fois, de 1881 jusqu'à 1933 c'était un homme ordinaire qu'on n'aurait jamais repéré. À partir de 1933 jusqu'en 1945 c'était un sous-homme, un juif, et puis de 1945 à 1960 ça a été un héros, et c'est le même bonhomme pourtant, je veux dire qu'il n'avait rien fait pour être tout ça, ni juif ni héros, je veux dire que ça lui est arrivé comme un malheur. Il ne pensait pas qu'il était juif, il s'en foutait, enfin la question ne se posait même pas. L'intégration était telle que la question de la judéité ne se posait pas comme en Autriche, où là par contre c'était beaucoup plus sec. Il suffit de voir toutes les plaintes de Freud ! Dans ses écrits officiels on ne le voit pas trop, mais dans la quantité innombrable de lettres qu'il a écrites, il se plaignait souvent du statut des juifs en Autriche. Il ne pouvait pas être professeur entre autres à cause de ça. Klemperer était professeur de littérature française, spécialiste, si je me souviens bien, du XVIIIe siècle. En 33 il a été destitué de son poste, et il a travaillé comme ouvrier dans des usines diverses à Dresde. En 45, il a enfin pu vivre correctement, dans une maison, que je suis allé voir, une petite maison sympa, en petit bourgeois qu'il était. Entre temps, il a vécu dans la maison des juifs de 1935 jusqu'à 45 je crois, maison qui était réservée aux couples mixtes ; mixtes, il y a des trucs qui effraient, mixtes ! Alors, mixtes pourquoi ? parce que lui, était juif, et elle, sa femme, aryenne. Je vous rappelais la dernière fois qu'une des phrases que j'avais trouvées les plus époustouflantes, enfin il y en a plein de phrases époustouflantes dans ce livre mais il y en a une qui est

extraordinaire, c'est lorsqu'il dit : au fond quand j'essaie de réfléchir à ce que je reproche le plus à Hitler, c'est de m'avoir obligé à réfléchir à cette stupide question des juifs et des aryens. Quel humour terrible !

J'avais montré la dernière fois un exemple à partir du verbe « monter », *aufziehen*. Monter est un terme technique, au sens de monter un mécanisme, qui est ensuite devenu un terme péjorant employé au sens métaphorique parce que c'était un truc pour monter. Je n'ai plus les exemples en tête mais « monter » au sens métaphorique était employé dans un sens péjorant : quand on disait « ce montage », c'était l'expression de quelque chose de négatif. Il fait alors remarquer que si c'était une expression négative, c'est en lien avec sans doute le caractère dérisoire qu'on peut ressentir lorsqu'on traite le vivant comme une mécanique. Il cite Bergson à ce sujet. Il continue en disant que dans la L. T. I., la langue du troisième Reich, le même mot était utilisé en un sens cette fois-ci majorant, c'est-à-dire qu'une organisation, un spectacle « monté », eh bien, ça voulait dire qu'il était vraiment magnifique. C'est-à-dire que ce qui était péjorant, à savoir la substitution de la mécanique à l'humain ou au vivant au moins, devient majorant dans la L. T. I., ce qui renvoie évidemment à Eichmann et consorts, avec toute cette immense organisation bureaucratique.

Il avait commencé à noter tout ça sur des petits bouts de papier, puisqu'il n'avait pas le droit d'avoir ni papier ni crayon ni livre ni journaux, mais il avait réussi, il trouvait des journaux dans le caniveau, un travail inouï, il avait gardé tous ses petits bouts de papier, et, à partir de 45, il a pu commencer à les exploiter, à les mettre en forme, et à ce moment-là, comme il était devenu un héros du socialisme populaire (ou impopulaire), il a fait des conférences un peu partout, essentiellement auprès des jeunes. Dans ces conférences il parlait du nazisme, de la philologie, mais il n'omettait pas de remarquer que dans la langue allemande utilisée par les jeunes soviétiques ou soviétisantes, — j'évite de dire communistes, je ne dis pas communistes parce que communiste, c'est une autre paire de manches, c'est du détournement de mot, ça, — dans tel ou tel discours rapporté par la presse le mot « monté » était utilisé comme du temps des nazis.

Des remarques comme celle-là fourmillent dans ce livre. Je disais finalement qu'on peut se rendre compte que cette analyse faite par Lev Davidovitch Bronstein sur Staline et Hitler paraissait tout à fait vérifiée puisqu'il les appelait les « étoiles jumelles ». C'est tout à fait intéressant parce qu'il avait très bien senti à quel point il y avait là une coïncidence de visée étatique extraordinaire, et l'intérêt de la chose, c'est de se dire, eh bien voilà : maintenant nous sommes les héritiers de ces deux types de régime, d'une certaine façon. Parce qu'au bout du compte, de même que les alliés, comme on les appelait à l'époque, se sont partagé tous les dignitaires nazis pour les faire travailler pour leur propre compte, de même on peut penser que ça leur a donné des idées sur le mode de fonctionnement de l'État, d'autant que, pour être clair, au moins dans sa version nazie, le capitalisme était tout à fait florissant, et on sait bien que quand on fait l'analyse historique du nazisme, on peut voir que ses racines plongent dans le capitalisme financier : on peut dire que c'est le capitalisme financier qui a installé le nazisme, même si ça coûtait un peu cher d'avoir un État policier, un État armé. Aux les années d'après guerre, où, sous la pression ouvrière la démocratie capitaliste a dû faire des trucs pas trop cons, même si, comme disait l'autre, « la tyrannie, c'est ferme ta gueule, et la démocratie, c'est cause toujours », a commencé à arriver cette déferlante bureaucratique, inouïe, qu'on vit actuellement. Ce n'est pas simplement le fait de toutes ces interdictions qui nous tombent sur le râble, qui régissent notre vie de façon tellement tatillonne, qui régissent les grands organismes de soin, l'hôpital, et bien d'autres. Je pense que d'ici peu la justice sera dotée d'un appareil d'administratifs aussi. Jusqu'ici ce sont les juges eux-mêmes qui engendrent leur propre direction, c'est pas terrible, mais bientôt ça va se faire sous l'égide de comptables. De même l'université, là, pour le moment, les présidents d'université sont mis en avant, mais ça ne va pas durer parce qu'on va pas tarder à dire que ça suffit, et on nommera

un directeur d'université, etc., et c'est ce qui s'annonce dans les années immédiates. J'espère que je me trompe, — il se trouve que chaque fois que je fais des prédictions je me trompe, donc il y a peut-être quelques chances que ça ne se passe pas.

Mais je voudrais quand même vous lire la justification fondamentale que donne Klemperer de sa position, qui est cette analyse des mots de la LTI. On pourrait dire que c'est sympa d'avoir fait ça, d'avoir noté tout ça, mais que ça ne va beaucoup très loin. Alors je me permets de vous lire cet extrait :

*« Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires, et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. On a coutume de prendre ce distique de Schiller, Schiller, Schiller, qui parle de la langue cultivée qui poétise et pense à ta place, c'est beau, mais si l'on dit donc on a coutume de le prendre ce distique dans un sens purement esthétique et pour ainsi dire anodin, un vers réussi dans une langue cultivée ne prouvant rien de la force poétique de celui qui l'a trouvée, il n'est pas si difficile dans une langue éminemment cultivée de se donner l'air d'un poète et d'un penseur, mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral, d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques, où si l'on en a fait le vecteur de substances toxiques. Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic, on les avale sans y prendre garde, elles semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir. Si quelqu'un au lieu d'héroïque et vertueux dit pendant assez longtemps fanatique, il finira par croire vraiment qu'un fanatique est un héros vertueux, et que sans fanatisme on ne peut pas être un héros. Les vocables fanatique et fanatisme n'ont pas été inventés par le troisième Reich, il n'a fait qu'en modifier la valeur, il les employait plus fréquemment en un jour que d'autres époques en des années. Le troisième Reich n'a forgé de son propre cul, cru, cul... vous voyez, vous voyez où j'en suis, vous voyez ça, de son propre cul... ah, cru, qu'un très petit nombre des mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun. La langue nazie renvoie pour beaucoup à des apports étrangers, et pour le reste emprunte la plupart du temps aux allemands d'avant Hitler, mais elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui jadis appartenait à un seul individu, où à un groupuscule, elle réquisitionne pour le parti ce qui jadis était le bien général et ce faisant elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret. Mettre en évidence le poison de la L. T. I. et mettre en garde contre lui, je crois que c'est plus du pédantisme. Lorsqu'aux yeux des juifs orthodoxes un ustensile de cuisine est devenu culturellement impur, ils le nettoient en l'enfouissant dans la terre. On devrait mettre beaucoup de vocables en usage chez les nazis pour longtemps et certains pour toujours dans la fosse commune. »*

Voilà une position tout à fait claire, de base, qui justifie tout le travail qu'il fait.

On pourrait faire ce travail-là avec la langue actuelle, la L. B. I. La Langue de la Bureaucratie Industrielle. Je vous avais signalé par exemple la « traçabilité ». Je me souviens que la première fois où j'ai rencontré le mot, c'était à propos de la traçabilité de légumes, et j'avais trouvé ça hilarant : qu'est-ce que c'est encore ces histoires ? qu'est-ce qu'ils vont pas inventer ! le « ils » étant je ne sais qui, et puis non, c'est devenu un mot de la L. B. I.

Je vous faisais remarquer aussi le mot « qualité », terme qui paraissait inattaquable, qui avait ses lettres de noblesse, qui était utilisé en logique : la qualité et la quantité y étant deux notions fondamentales de base. Chacun savait ce qu'était la qualité, ou croyait le savoir ! Car maintenant, on ne sait plus, c'est devenu un instrument entre les mains des bureaucrates, et un instrument d'une grande force. Je vous faisais remarquer que pour être « habilité », un

établissement doit avoir accompli une politique « qualité ». On ne sait pas ce que c'est que la politique « qualité » mais il faut l'avoir... Au lieu de se réunir pour parler des personnes dont on prend soin, eh bien, maintenant il y a des réunions du cercle « qualité » de l'hôpital. Il faut en faire partie, il faut que ce truc-là marche, sinon on ne sera pas habilité la prochaine fois.

Public : Accrédité.

M. B. : Accrédité. Ceux-là sont les mots les plus directs de la bureaucratie.

Le mot, le terme *definitely*, en anglais, qui vient directement du latin via l'ancien français, *finis*, la limite, a pris, dans cette langue, le sens de « absolument », « tout à fait », c'est presque un tic de langage ; en français il a gardé une autre valeur, à savoir « définitif », c'est-à-dire ce qui ne peut aller hors. Mais on assiste, avec l'interpolation des deux mots, à un changement de valeur, et maintenant on emploie de plus en plus fréquemment *definitivement* pour signifier « absolument », « tout à fait » : le mot a été refrancisé en transférant sa valeur anglaise. C'est un truc qui fait réfléchir : on se demande pourquoi ça se passe, enfin moi j'entends de plus en plus des gens dire « définitivement » : « ah oui, définitivement », « c'est définitivement vrai ». Et, à la réflexion, cette remontée du « définitif » dans l'histoire, renvoie à la solution finale. On peut voir comment ce coup de boutoir venu des années 30-40 vient tout à coup s'accrocher, prendre écho, que l'arsenic dont parle Klemperer vient infiltrer ce mot par le transfert dans la langue. Entendez-moi bien, il y a eu certes d'autres importations d'outre manche ! Enfant, mon père m'engueulait quand je disais « j'ai réalisé que » : « Ah, disait-il, on ne parle pas comme ça ! », parce que c'est un mot anglais, *to realize*, et en français on disait « je me suis rendu compte, j'ai compris ». Avant cela on disait « réalisé » dans : j'ai réalisé un bien, j'ai réalisé quelque chose. Mais maintenant c'est rentré dans la langue, effet d'une langue dominante. Mais « définitif » me paraît avoir une autre valeur, toxique. J'attire votre attention sur cette phrase de Klemperer: « Qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en fait le vecteur de substances toxiques. » Le cas « réaliser » est la simple évolution d'une langue sous l'effet d'une autre, quelque peu 'impérialistique'. Le cas « définitivement » a trait à la circulation d'un toxique. Il y a quelques années j'avais insisté sur le fait que remplacer « clochard » ou « marginal » par « exclu » ouvrait à autre chose qu'à une question de vocabulaire : le clochard, la cloche, on l'entend, ça s'inscrit, — même si le terme vient de « clopiner » et non de la cloche, mais il l'évoque — le marginal est sur une page publique, il peut inscrire dans la marge ; l'exclu est clos dehors, et je disais à l'époque « cela signifie qu'on PEUT exclure ». Ce que chacun peut constater maintenant avec les listes rouges constituées par ceux qui sont en charge de ces « populations », comme on le dit dans ces milieux, non sans quelque mépris. J'y viendrai plus loin. Vous voyez que ce sont deux situations différentes, parce qu'à ce moment-là le vecteur de substances toxiques est plus large.

Un autre terme mérite notre attention, même s'il est réservé aux dialogues de films américains. C'est « you're fired », c'est-à-dire « vous êtes viré ». Il n'est (presque) pas un film US qui ne comporte cette réplique à un moment donné, au point où certains scénaristes l'utilisent comme 'citation'. Pouvoir virer quelqu'un. Le pouvoir d'exclure autrui. Je raconte souvent un truc qui m'a été rapporté par un de mes proches qui travaillait dans une multinationale, pas n'importe laquelle je peux vous dire, une très grande multinationale. Lui, il était je ne sais quoi, enfin il avait un poste de direction dans une des filiales... Enfin. Un jour, lors d'une grande réunion, le PDG-milliardaire fait son discours, etc., et puis donne la parole aux différents satellites. Le premier satellite parle, et dit « voilà, cette année a été une année tout à fait extraordinaire, nous avons réussi à licencier deux mille cinq cent personnes » : applaudissements de la salle. Je ne sais pas si vous voyez, applaudissements de la salle ! Au suivant ! tous sont passés avec le même discours : « on a licencié quinze cent : bravo ! », « trois mille : formidable ! », etc. Il me disait qu'il avait l'impression d'assister aux cérémonies mayas quand ils exécutaient les gens, c'était à peu près du même registre. Mettez

ça en rapport avec le « you are fired ». Comme vous le savez, enfin je suppose que vous avez déjà réfléchi à la question du cinéma américain, et vous savez que le cinéma américain est fondamentalement un cinéma de propagande. Pas uniquement, certes. Même avec ce truc un peu rigolo où dans certains films quelqu'un dit « you're fired » et aussitôt « woah ! j'ai réussi à le dire », c'est humoristique mais ça reste. Comme si dans le cahier des charges de chaque film quelqu'un devait dire « you are fired », enfin quelque chose comme ça. Il me semble intéressant — c'est quand même notre travail quotidien ! — de rapprocher cela du « burn out », dont je vous signale qu'il n'y a pas d'équivalent français. *To burn*, c'est brûler, et « you are fired », *fire* c'est le feu. Ces termes là évoquent le feu, brûler, terme qui a les racines dans les camps de la mort. Je vous recommandais la dernière fois de lire, je suppose que vous l'avez tous fait tout de suite, le livre de Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz, ça s'appelle *Le commandant d'Auschwitz parle*, dans lequel il expliquait tous les soucis qu'il avait pour réussir à brûler les corps : parce que c'était très compliqué ; ça ne se brûle pas si facilement que ça, croyez pas, et puis il y a beaucoup de fumée. Invraisemblable. Une horreur. Le type était comptable de tout ça : et les cendres, ça prend de la place, ça n'a l'air de rien comme ça, ça prend moins de place qu'un corps mais quand même. Vous voyez toute cette comptabilité. Il faut le lire dans le détail pour voir à quel point ces gens-là étaient des comptables. On voit pourquoi le capitalisme financier trônait à cette époque : c'étaient tous des comptables. Ils étaient avec leurs papiers et leurs crayons, à voir la question des places, etc., les fosses pour mettre les corps. Vraiment tout était comme ça. Donc voilà, vous voyez encore là quelque chose qui entre en connexion avec ces mots qui sont faits de chair et de sang : les fours crématoires, la solution définitive ou finale de la question juive. Ça, c'est quelque chose qui est lourd, et on voit comment ça passe à travers la condition salariale. Le salarié, au fond, c'est un type qu'on peut *fire*, brûler, quoi ! On le brûle, ou bien on peut le *burn out*, le brûler encore, une nouvelle fois.

Je reviens sur les clochards, les marginaux et leur transformation. Ils ont été transformés aussi en SDF. Une sorte de société anonyme. Si vous êtes étranger, déjà il faut savoir ce que ça veut dire ! Le poison va passer par le fait que le type va devenir anonyme. Avant vous aviez les clochards, et les clochards de Perpignan on les connaissait, enfin bon, les noms m'échappent un peu mais j'en connaissais au moins deux ou trois qui étaient les plus célèbres de Perpignan, des figures, quoi ! Certes ils sont tellement nombreux qu'on ne peut plus les distinguer de cette manière-là, mais enfin quand même. Ce n'est plus quelqu'un qui souffre mais quelqu'un qui simplement n'a pas de domicile fixe : il peut très bien aller ici et là, chaque fois il trouve un domicile, simplement ce n'est pas fixe. Ce ne sont pas des SD, parce que SD en dirait trop, mais on ajoute le « f » là comme ça, — le « f » de fired ! Certes les clochards étaient stigmatisés, ils souffraient, ils mourraient comme tous les SDF, mais il au moins ils avaient un nom, un nom qui permettait de les désigner dans ce qu'ils étaient et ce qu'ils vivaient et non pas dans la fonction qu'ils avaient par rapport à l'appareil d'État. D'où l'exclusion. Songez à ceci : comment peut-on parler des exclus lorsqu'il s'agit des SDF ? question décisive. Si on regarde là aussi quelques dizaines d'années auparavant, les mêmes qui sont maintenant baptisés « exclus » étaient partagés entre les clochards, dont j'ai déjà parlé, et les marginaux. Alors, marginaux, c'est intéressant, parce que les marginaux sont toujours sur la feuille. Certes, ils sont en marge, ils n'écrivent pas dans le grand livre directement. Ils ne se mêlent pas au discours du grand livre, mais ils viennent en quelque sorte connoter le grand livre, ils peuvent donner des indications. Les marginaux, c'est quelque chose qui permettait de saisir l'ambiance d'une société, mais les exclus, les exclus, là il faut regarder de très près comment ça marche. L'exclusion, ce qu'on appelle l'exclusion, c'est un mot que je récuse profondément, que j'aimerais bien pouvoir enfouir dans la fosse commune. Les SDF, comment sont-ils transformés en exclus ? Eh bien, le mécanisme est le suivant : au départ il y a un certain nombre d'associations qui sont créées pour pouvoir accueillir les SDF, parfois

même à l'initiative de l'État, mais dans des conditions d'une précarité absolue, même si parfois on leur fournit un D, le D de SDF, momentané, avec des restrictions. Parce qu'ils sont tellement nombreux, et il y a si peu de possibilités que ma foi il faut que ça tourne là-dedans. Alors ça tourne, ça tourne, les gens peuvent rester trois jours je crois, pas plus, donc ça tourne, et ça tourne de telle manière qu'on se dit : comment pourrait-on permettre de stabiliser un petit peu tout ça ? Non pas leur trouver un DF, un domicile fixe, mais au moins faire en sorte qu'ils ne soient pas épuisés par le D. Alors là, première idée, idée fondamentale, c'est celle de faire une sélection. Seulement on n'a pas le droit de faire des sélections, c'est contre la constitution, l'ONU, etc., peut-être même sur Sirius ne seraient-ils pas d'accord. Finalement on ne va plus en parler, mais on va l'organiser. Alors il y a eu une première invention, enfin s'ils m'entendaient il m'insulteraient mais pourtant ce sont eux qui sont au cœur de l'histoire : le 115. Je ne sais pas si vous connaissez le 115 ? Le 115, c'est là où les SDF téléphonent pour avoir un logement pour la nuit. Au départ l'idée a l'air sympathique : un truc un peu centralisé qui permettait de répartir les gens un peu partout, dans tous les endroits où il y a des accueils. Mais voilà, voilà, le poison, le poison arrive. Le poison, c'est : oui mais quand même ça continue à tourner de structure en structure, est-ce qu'on ne pourrait pas savoir quel est le coefficient de rotation ? combien de temps les types restent ? est-ce qu'on ne pourrait pas savoir pourquoi ils partent ? etc. Après tout il y a des équipes qui sont là, elles pourraient le noter, et le 115 centraliserait toutes les informations. Mais là-dedans il y a des types qui ont parfois des conduites « inacceptables », dans des états limites. Ce n'est pas là que ces types qui vivent dans la rue toute la journée vont apprendre la bienséance, enfin pas nécessairement, et ceux-là sont soulignés, ils ne vont plus participer à la rotation, comme ça, sans que ça se dise : oh non, lui, non, ah, pas lui, l'autre jour il a menacé quelqu'un d'un couteau, il est trop dangereux, il faudrait qu'il aille à l'hôpital de Thuir. Mais à Thuir ils ne les veulent pas puisque à Thuir il y a une rotation à peu près équivalente, une semaine, donc plus aucun endroit où aller, et les types sont exclus par ceux qui prétendaient les accueillir. Voilà l'histoire, c'est-à-dire que l'exclusion est un phénomène interne organisé : parce que là on peut dire que ces types sont exclus véritablement. Jusque là ces types étaient en errance, marginaux, et maintenant par la grâce de ces systèmes associatifs, eh bien, ils deviennent des exclus, et des vrais. Voilà l'exclusion, mais c'était déjà écrit dans le mot : on avait fabriqué le mot, il ne restait plus qu'à réaliser la chose, et la chose s'est effectivement réalisée.

On pourrait faire une incursion dans le « politiquement correct », non ? Je viens de recevoir une liste de termes américains. Au lieu de dire *dwarf*, nain, on dit *vertically challenged*, c'est-à-dire qui ont subi un défi vertical. Quelques autres, absolument savoureux, envoyés par une dame qui habite dans le Queens à New York. Au lieu de dire mauvaise odeur, on dit *non discretionary fragrance*, c'est-à-dire une fragrance non discrète, ce n'est pas une mauvaise odeur ; une mauvaise personne, c'est une personne *morally challenged*, qui a un défi moral ; quelqu'un de laid est en fait *esthetically challenged* ; un mort, est un *metabiologically challenged* ; un raciste, est un *genetically discriminating* ; un psychopathe, est un *socially misligned*, c'est-à-dire un type qui est socialement mal aligné ; un type malhonnête, est *ethically disoriented* ; un incompetent, alors ça je crois que c'est le plus beau celui-là parce qu'il résume, on ne dit pas un incompetent, on dit un type *differently qualified...* (rires) ; vieux, c'est *chronologically gifted*. Mon arrière grand-mère quand on lui demandait son âge, disait *un ramat d'anys*, un troupeau d'années, c'est quand même plus joli. Voilà où ça se concocte tout ça, dans ce qu'on appelle le politiquement correct ; d'ailleurs le terme politiquement correct est lui-même politiquement correct, au lieu de dire connerie, on dit politiquement correct, ce qui est quand même quelque chose de tout à fait différent, et avec des gens prêts à se battre pour maintenir le politiquement correct : l'association des nains américains se bagarre pour être appelés *vertically challenged*. S'ils voient le mot *dwarf* quelque part, immédiatement ils

envoient des pétitions, ils font des manifestations devant la maison blanche, etc., pour mettre en question ce truc-là.

Comme le dit Klemperer : « mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral. » On voit bien que le côté sentiments est fini, là on rentre dans une immense bureaucratisation de tous les termes... Un nain est un nain, bon, voilà. Déjà en français on a commencé à dire un « homme de petite taille ».

Toujours dans les films américains un terme revient, et c'est la répétition qui est intéressante, ce que Klemperer montre bien : on répète un mot, presque hors de propos, mais pas tout à fait, évidemment, on répète dans un propos légèrement différent, mais il est au moins répété, et il rentre comme ça, il s'insinue gentiment avec son propre poison. Le mot *focus*, ce qui évidemment en français est très bien, faux cul, mais en anglais ce n'est pas tout à fait ce que ça veut dire. *To focus*, c'est en gros se concentrer, comme un faisceau lumineux. C'est quelque chose qui est étroitement lié à la notion de faisceau : les faisceaux qui viennent se concentrer. Par exemple quand vous voulez brûler quelque chose, vous prenez une loupe, et vous avez un focus là, un point focal, le point focal où le faisceau vient converger. Seulement, un faisceau, *fascio*, en italien, ça vous dit quelque chose peut-être, *el fascio*. Le *fascio*, c'est le faisceau des licteurs latins, c'est un ensemble de verges de bouleau liées autour d'une hache, et les types, quand ils défilaient, défilaient avec leurs faisceaux. C'est devenu le faisceau des corporations sous Mussolini ; Mussolini qui fait la transition, héritier du socialisme italien, car c'était un socialiste au point de départ. Donc le faisceau des licteurs qui est devenu le mot qui a permis de désigner les gens qui étaient pour les corporations, *Lo stato corporativo*, la doctrine de Mussolini, c'est-à-dire un État uniquement corporatif en faisceau, le point focal au sommet de l'état, voire l'État lui-même. Ça a donné le mot « fascisme » : encore une nouvelle connexion. Vous voyez comment on peut en prenant ces mots que j'ai pris parce qu'ils sont hyper répétés, qu'on est obligé d'entendre, même si on est sourd. Cette répétition incongrue, lorsque un acteur dit des tas de trucs, des conneries comme tout le monde, et puis il dit « focus », pourquoi dit-il focus ? vraiment toujours de façon très précise. Je me dis que le cinéma américain, comme les USA, est un faisceau de cinémas sinon corporatifs, du moins ethnico-nationaux. Le cinéma américain, comme cinéma de propagande, est un cinéma de propagande pour chacune des immigrations : il y a le cinéma de propagande de l'immigration italienne ; le cinéma de propagande de l'immigration irlandaise, écossaise, grecque, etc. L'américain étant au centre du faisceau. Italo-américain, afro-américain, etc. Dans une série américaine, de grande qualité, qui s'appelle *Les Soprano*, les italo-américains de la mafia appellent les autres « les Américains ».

Donc nous sommes là dans quelque chose qui a trait à la question du *focus*, de la concentration, et si maintenant on regarde les mécanismes économiques tels qu'ils nous sont donnés à voir, eh bien, on ne parle que de la concentration : concentration des entreprises, qui se rachètent les unes... D'ailleurs, toujours dans les films américains, combien de héros s'occupent des fusions, acquisitions, dans des entreprises, donc pour des entreprises, dans des services financiers ? Vous avez les avocats... Mais la concentration, si vous le permettez, c'est quand même là aussi quelque chose qui n'est pas sans rapport avec les camps, du même nom, on voit comment on focuse les peuples, de même que Little Italy à New York ou bien Chinatown à San Francisco, tous les focus, les phénomènes concentrationnaires qui se produisent.

Vous voyez, mais comment tous ces mots les uns après les autres, agencent et diffusent quelque chose dont nous avons pu voir la connexion directe avec les camps. Ce qui à mon sens est la racine de la chose, insiste, c'est l'impensé. C'est ce « mais qu'est-ce qui s'est passé ? », cette sorte de réel là, mais le réel au sens de Lacan, c'est-à-dire vraiment ce qui est impensé, eh bien, cet impensé, c'est lui qui travaille la langue, et là les quelques exemples que

je vous ai donné, et qui je vous assure sont des exemples pris tout à fait au hasard de ma collecte, peut-être avec une sensibilité particulière, mais il n'empêche que ces mots-là sont des mots qui chacun d'entre eux, et tous ceux que je vous ai donné ont retenu mon attention, parce que c'étaient sans doute des mots déplacés, comme les personnes déplacées. J'ai quelque part un petit livre écrit en 1944 par un type épatant, dont le nom est en train de m'échapper, mais que peut-être je finirais par le trouver avant la fin, oh zut ! comment s'appelle-t-il ? Je connais son fils : Rousset, voilà, David Rousset. Je sais pas si vous avez entendu parler de David Rousset, un type épatant, qui a écrit un petit livre sur les camps de concentration soviétiques en 46. J'ai des documents qui datent des années 30 sur ces camps, c'était connu ! Il suffisait de vouloir savoir, c'était pas très compliqué, et pourtant, cette chose-là a été découverte en combien ? je sais plus, 70, 80, enfin c'est invraisemblable que pendant quasiment quarante ans des camps aient existé sans que ça trouble qui que ce soit, cet espèce d'assommoir ! Certes, ce régime n'était pas fier de ses camps, enfin il ne les montrait pas partout. Quand mon copain Jean Ayme allait faire des études sur le terrain en Russie, eh ben, d'abord il n'était pas très bien reçu, et on lui cachait tout ce qu'on pouvait, mais ça pouvait se savoir librement ! Comment ça fonctionne cet impensé ? Ce n'est pas de la géopolitique, je n'y connais rien, mais il me semble que nous sommes au plus près des questions que nous nous posons quand on écoute des patients, où, confrontés à l'impensé de la personne, nous permettons qu'apparaisse ce « penser ailleurs » que j'évoquais il y a longtemps sous la forme « l'impensé, c'est un pensé ailleurs ». Certes on va peut-être pouvoir penser l'impensé d'autrui, mais on ne sait pas qu'on pense son impensé, voilà, le drame est là. Notre tragédie personnelle, c'est qu'on ne le sait pas. C'est un travail interminable, proprement, pour la raison que Freud donnait lui-même, en faisant l'hypothèse de l'inconscient qui détruit toute possibilité de *Weltanschauung*, de conception du monde. Il ne peut pas y avoir de conception du monde dès lors qu'on fait l'hypothèse de l'inconscient, car quelque chose excédera toute pensée possible de quoi que ce soit, il y a toujours ce quelque chose qui empêche de pouvoir totaliser quoi que ce soit. Ce qui s'est passé à ce moment-là du milieu des années 30 jusqu'au milieu des années 40, pendant cette dizaine d'années, c'est dix ans qui ont été un bouleversement absolu on peut dire l'irruption, l'irruption d'un réel, d'un impensé. Vous avez un livre, un grand livre, je suppose que vous l'avez lu parce que c'est absolument prodigieux, *L'espèce humaine*, de Robert Antelme. Lisez les toutes dernières pages ou peut-être même la toute dernière page, les deux ou trois dernières pages dans lesquelles il décrit la libération des camps, et là il dit, oui il faut faire un film comme Shoah, — enfin, il ne dit pas ça évidemment, il écrivait ça en 45, en 46, — il faut faire un film comme Shoah, c'est-à-dire il faut permettre à tous ces gens-là de parler de ça, il dit : mais on pourra ajouter des discours aux discours et des discours aux discours, on pourra ajouter des descriptions aux descriptions, chacun pourra venir témoigner de ce qu'il a vu, senti, vécu, jamais on arrivera à toucher à ce qui s'est passé à ce moment-là. Il dit ça, pas comme moi enfin il le dit beaucoup mieux, mais c'est ça le point, le point, c'est ça, ce point de réel qu'Anthelme avait très bien senti. Il avait senti que ce qui se passait là, c'était quelque chose qui allait diffuser dans des conséquences inimaginables, comme chaque fois que le réel advient, ça a des conséquences inimaginables. Je pense à ce que disait Lacan : le réel, on le trouve toujours à la même place. Allez, on s'arrête là.